

Auteurs divers

PAUVRE JACQUES

1757-1836



Editions Le Pèlerin

Collection « Economies laitière et alpestre »
No 168

Auteurs divers

PAUVRE JACQUES
1757-1836

Matériel littéraire en rapport avec son histoire et sa légende

Editions Le Pèlerin
2020

Table des matières :

Introduction	3
Cahier photographique	5
Histoire de Madame Elisabeth de France, sœur de Louis XVI, par Mme Guénard, 1802	9
Pauvre Jacques, paroles de la chanson tirée d'internet	12
Souvenirs d'un demi-siècle, 1789-1836, par G. Touchard-Lafosse	13
Mémoire de Weber, frère de lait de Marie-Antoinette, reine de France, 1847	16
Vie de Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI par M. Alfred Nettement, 1859	17
Les chansons d'autrefois, par Charles Malo, 1861	19
La romance du Pauvre Jacques, Fr. Reichlen, RHV 1906	22
La Suisse des diligences, par Pierre Grellet, 1947	28
La Suisse aux couleurs d'autrefois, 24 Heures, 1983	30
Elisabeth de France – Wikipédia -	31
Madame Elisabeth, sœur du dernier roi de France – internet -	34

Couverture : portrait de Pauvre Jacques, dessin sur parchemin, signé J. LeRoy
Sr. Original propriété du Musée gruérien de Bulle.

Introduction

L'histoire de Pauvre Jacques, c'est un destin qui commence comme un conte de fées et qui vire bientôt au drame. Mais son intérêt vient aussi de la place qu'elle prend dans l'histoire économique, sociale et culturelle de son temps. Elle illustre la vision du monde rural par une aristocratie finissante. Elle rappelle l'insouciance de la cour de France à la veille de la Révolution. Enfin, elle témoigne de la réputation de la Gruyère pastorale à travers l'exportation de son bétail et l'émigration de ses vachers et fromagers.

Telle est la note introductive de l'excellente brochure consacrée au Pauvre Jacques par M. Denis Buchs, conservateur du Musée gruérien de Bulle en 1991.

Nous n'avons pas l'intention de reprendre en ces quelques lignes l'histoire complète de Pauvre Jacques que l'on retrouvera par ailleurs esquissée par les différents extraits qui composent notre texte. Nous renvoyons aussi le lecteur à la petite plaquette du musée gruérien.

Disons simplement ici que le Pauvre Jacques existât réellement. Il se nommait Jaques Bosson. Il était né le 4 octobre 1757 à Bellegarde/ Jaun. Il avait connu Marie-Françoise Magnin, fille de Joseph et de Claudine, qu'il épousa lors de son épisode romanesque à Versailles le 26 mai 1789. Du couple naîtra au printemps 1890 un seul enfant, Marguerite.

Jacques rentre au pays en 1793, curieusement sans sa femme emprisonnée qu'il réussira pourtant à ramener un an plus tard, en 1794. La famille Bosson vivra désormais à l'ordinaire et dans la discrétion. Tandis que leur bienfaitrice, Madame Elisabeth de France, mourut sur l'échafaud le 10 mai 1794.

L'essentiel de cette histoire se déroule donc dans une fin de régime tourmentée et dans les affres de la révolution. Elle en acquiert de cette manière l'aspect épique qu'on lui connaît.

On peut découvrir la chanson du Pauvre Jacques aisément sur internet. Elle est magnifique, pleine de nostalgie, témoin d'une époque où la douce romance, quoique émanant d'une société en pleine déliquescence, existait encore et savait chavirer les cœurs et les âmes.

L'histoire du Pauvre Jacques se rattache au thème alpestre de nos publications. Elle s'inscrivait dans la suite logique de l'immensité de l'émigration fribourgeoise en terre française où celle-ci devait aider, et de quelle manière, à l'introduction des méthodes de fabrication du gruyère. La popularité des professionnels gruériens ainsi que de la qualité de leurs troupeaux était telle, que plusieurs de ceux-ci furent appelés avec un certain nombre de tête de bétail, en cette terre voisine qui aspirait à connaître à un si haut degré l'élevage et la production laitière et fromagère. En témoigne ici ce texte tiré de la même brochure que ci-dessus :

Le tout préparé, il est parti de Fribourg vendredi environ une heure après midi par la porte de Romont, avec ses 12 vaches et deux bœufs en ordre, avec les cloches dont les bandes étaient de cuir rouge fleuré, avec une petite charrette pleine de machines pour faire le fromage, qu'un cheval conduisait avec un homme.

Le prédit Roulin avec deux autres compagnons avaient des bouquets sur leurs chapeaux, étant joyeux d'avoir l'honneur de conduire de belles vaches à Paris. Le vacher était habillé à l'ancienne mode, en armailli, les culottes greilées, dzepon rouge avec des dentelles et galons noirs, le chapeau à la grivoise, rubans et bouquets¹.

On imagine que le voyage ne fut pas toujours aussi gai que le départ et que les aventures ne manquèrent pas sur ce long chemin. Il eut été intéressant d'en avoir une relation complète. Celle-ci eut constitué un texte capital. On y aurait vu le degré de popularité de nos armaillis traversant une bonne partie de la France pour se rendre à bon port. Equipage qui dut soulever en cette occasion la curiosité la plus vive de toute la population qui eut l'occasion de le voir défiler, préparé de la même manière que s'il partait pour la montagne en une montée lumineuse, et en somme relativement aisée !

Il est évident que cette brochure ne termine pas l'aventure du pauvre Jacques, héros mythique qui mériterait amplement de trouver un biographe à la hauteur de ce qu'il vécut.

PAUVRE JACQUES.

♩ Andante.

Chant. *p*

Pau - vre Jac - ques, quand j'é - tais près de toi, Je ne sen - tais pas ma mi -

Piano. *p*

- sè - re; Mais à pré - sent que tu vis loin de moi, Je man - que de

tout sur la ter - re. Je man - que de tout sur la ter - re.

rit.

Quand tu ve - nais par - ta - ger mes tra - vaux, Je trou - vais ma tâ - che lé - gè - re.
Quand le so - leil bril - le sur nos gué - rets, Je ne puis souf - frir sa lu - miè - re.

cresc.

T'en sou - vient - il? Tous les jours é - taient beaux. Qui me ren - dra ce temps pros - pé - re?
Et quand je suis à l'om - bre des fo - rêts, Jac - cu - se la na - ture en - tiè - re.

La romance de «Pauvre Jacques» composée par la marquise de Travanet. Edition parue dans «La Gruyère illustrée» de 1903. La marquise de Travanet, née Marie-Jeanne-Renée de Bombelles, était dame de compagnie de Madame Elisabeth et belle-sœur d'Angélique de Bombelles, l'amie intime de la princesse.

La chanson du Pauvre Jacques telle qu'elle fut composée et chantée.



La ferme dite de la Buchille où vécurent Jacques et Marie-Françoise Bosson.



Elisabeth-Philippine-Marie-Hélène, née le 3 mai 1764, guillotinée le 10 mai 1794. Fille de Louis, fils de Louis XV et de Marie-Joséphine de Saxe, donc sœur du roi Louis XVI. Magnifiquement peinte ici par Elisabeth Vigée-Lebrun.

HISTOIRE

DE MADAME
ÉLISABETH
DE FRANCE,
SŒUR DE LOUIS XVI,

AVEC des détails sur ce qui s'est passé dans l'intérieur des Châteaux de Versailles et des Tuileries ; et ce qui lui est arrivé de plus remarquable pendant sa détention au Temple, auxquels on a joint un grand nombre de lettres écrites par elle-même ;

PAR Mme.^e GUÉNARD.

Tome I.

A PARIS,

CHEZ LEROUGE, Imprimeur, cour de Rohan, passage du Commerce, quartier St.-André des Arcs.

1802

Qui n'a pas entendu chanter la romance du pauvre Jacques ! Et cependant peu de personnes savent ce qui en a donné l'idée à son aimable auteur. Les goûts simples de madame Elisabeth avoient beaucoup de rapport avec ceux de sa bisaïeule la duchesse de Bourgogne, mère de Louis XV. Elle se plaisoit comme l'élève de madame de Maintenon à suivre tous les détails de la laiterie. Elle eut envie de faire venir de Suisse des vaches d'une grande beauté ; et pour qu'elles fussent soignées

(116)

comme dans leur pays, elle desira d'avoir la fille de quelque Pâtre du Valais, et le choix tomba sur une qui se nommoit Marie. Elle étoit belle, simple et naïve, comme on l'est dans ces montagnes. Elle avoit atteint son dix-huitième printemps et son cœur avoit fait un choix, son père n'en avoit pas encore été instruit ; car elle craignoit qu'il ne s'opposât à sa tendresse pour Jacques, parce que Jacques étoit pauvre : mais l'amour connoît-il la fortune. Quand Marie venoit dans la prairie, elle trouvoit toujours, sur un banc de rocher, un bouquet des plus belles fleurs ; elle savoit bien qui l'avoit apporté ; elle le mettoit à son côté en disant : c'est mon pauvre Jacques qui a pensé à

(117)

moi ; puis elle s'asseyoit à l'ombre d'un pin, et tressoit des corbeilles, regardant toujours si Jacques ne venoit pas. Souvent il se cachoit dans un petit bois voisin, et faisoit raisonner son chalumeau. Marie l'écoutoit, et avoit bien envie d'aller entendre de plus près ces sons si doux pour son cœur ; mais elle n'osoit, et se contentoit de reprendre en chantant les derniers sons que son ami avoit joués. Alors il arrivoit en courant, et un doux baiser étoit sa récompense ; puis il s'asseyoit auprès d'elle, ils se disoient toujours les mêmes choses, et toujours elles leur paroisoient nouvelles. Tant que la belle saison dura, Jacques et Marie furent heureux, parce qu'il n'y avoit pas

(118)

un jour où ils ne se réunissoient. Lorsque les neiges forcèrent les pasteurs à chercher sous leurs toits rustiques un abri et à se réchauffer par l'haleine de leurs bestiaux, Marie fut obligée de rester tout le jour auprès de sa mère ; aussi attendoit-elle le printemps avec une grande impatience. Déjà l'allouette avoit fait entendre son chant précurseur des beaux jours. Déjà Jacques avoit trouvé l'occasion d'offrir à Marie un bouquet de jacinthes et de violettes ; et ils s'étoient donné rendez-vous auprès d'un petit bois de chênes verts, pour le premier jour où les vaches iroient à la prairie ; ils comptoient tous les deux les heures , jusqu'à ce moment fortuné , lorsqu'un in-

(119)

connu se présenta à la cabane du père de Marie. — Je viens , dit-il, pour acheter les quatre plus belles vaches de votre troupeau ; c'est , ajouta-t-il, pour la sœur du Roi de France. — Oh ! interrompit le Pâtre qui avoit servi dans les gardes de Louis XV, c'est donc pour madame Elisabeth ? — Oui , c'est pour elle-même. — Eh bien ! je vais choisir , reprit le vieux soldat , ce que j'ai de plus beau et de meilleur ; c'est pour la petite fille de Louis XV. Je l'ai vue à l'instant qu'elle est née, je l'ai vue qu'on la portoit encore sur les bras ; elle promettoit déjà d'être aussi belle et aussi bonne que le sont tous les princes de cette maison. — Il me vient une idée , puisque, brave

(120)

homme , vous avez le bonheur de les connoître , donnez-moi cette jeune personne , dit-il en montrant Marie, qui sûrement est votre fille, je l'emmènerai à Montreuil , dans la maison de la Princesse, qui demande une jeune fille du pays pour soigner les bêtes que vous me vendez. En seriez-vous fâché ? — Oh ! si j'en serai fâché, pour cela tout au contraire, ce seroit pour elle bien de l'honneur. Marie écoutoit et ne disoit rien ; mais quelque honneur que son père trouvât à lui faire garder et soigner les vaches de la sœur d'un Roi, elle ne pouvoit penser à s'éloigner de Jacques sans le plus vif chagrin. Mais son père lui ordonna de partir, et il fallut obéir ; car dans ces pays où la nature

conserve

(121)

conserve ses droits, l'autorité paternelle a toute sa force. Cependant Marie trouva le moment de s'échapper un instant, et elle fut trouver le pauvre Jacques dans la prairie, pour lui faire part de ce que son père exigeoit d'elle. Jacques étoit au désespoir. Marie chercha à le consoler. — On assure, lui dit-elle, que la princesse dont je soignerai la vacherie, est la bonté même ; elle verra que je suis triste , elle me demandera ce qui me chagrine. Je lui dirai, j'aime Jacques , madame ; et puis comme elle est riche, car la sœur d'un Roi doit l'être, elle te donnera de l'argent ; tu me demanderas en mariage à mon père, je reviendrai ici, et nous serons heureux. Jacques consolé par les douces

(122)

paroles de son amie , reprit courage. Marie en avoit moins qu'elle ne paroissoit en avoir , et quand elle eut quitté Jacques , elle se mit à pleurer , et elle disoit : je ne le reverrai plus. Le jour du départ arriva , son père lui recommanda de servir madame Elisabeth aussi fidèlement qu'il avoit servi son aïeul , et sa mère d'être aussi sage à la cour qu'elle l'avoit été dans ses montagnes. Marie arriva à Montreuil avec le costume montagnard , qui lui seyoit à ravir. Madame Elisabeth lui parla avec sa bonté accoutumée. Marie rougit et ne répondit pas. Chaque jour elle voyoit la princesse , et elle avoit beau se dire à elle-même : si j'avois le courage de parler à

(124)

la princesse. Madame de Bombelles entretenoit le soir son mari et sa sœur des chagrins de Marie. Madame de Travanet , qui joint à la sensibilité , à l'esprit le plus séduisant , des talens qui rarement se trouvent réunis , composa sur le champ les paroles et la musique de cette romance si connue , mais qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir.

R O M A N C E

Du Pauvre Jacques.

Pauvre Jacques , quand j'étois près de toi ,
Je ne sentois pas ma misère.
Mais à présent que tu vis loin de moi ,
Le manque de tout sur la terre. *Bis.*

(123)

sa bonne maîtresse , elle auroit senti du chagrin qui me dévore ; mais la parole expiroit sur ses lèvres. Parmi les dames attachées à madame Elisabeth , madame de Bombelles étoit une de celles qui avoient le plus de cette douce affabilité qui gagne la confiance ; elle voyoit Marie : ses soins constants , son air sage , lui plaisoient ; mais elle étoit étonnée de sa tristesse , elle l'entendoit soupirer , et elle lui en demanda la cause. La jeune fille qui n'attendoit que d'être interrogée , raconta , en baissant les yeux et roulant le coin de son tablier dans ses doigts , l'histoire de ses amours. La marquise l'écouta avec intérêt , et lui dit qu'elle trouveroit le moyen d'en instruire

(125)

Quand tu venois partager mes travaux ,
Je trouvois ma tâche légère.
T'en souviens-tu , tous les jours étoient beaux :
Qui nous rendra ce temps prospère ?
Pauvre Jacques , etc.

Quand le soleil brille sur nos guerêts ,
Je ne puis souffrir sa lumière.
Et quand je suis à l'ombre des forêts ,
J'accuse la nature entière.
Pauvre Jacques , etc.

Il fut convenu qu'on l'apprendroit à Marie et qu'elle la chanteroit lorsque madame Elisabeth viendrait dans le jardin où cette jeune fille étoit toujours avec son troupeau. Elle avoit une voix douce et flexible ; l'air s'accordoit si bien avec les paroles , et les paroles

L iij

(126)

avoient tellement l'expression du sentiment naïf de l'amour villageois, que cette jeune fille l'apprit en très-peu de temps, et malgré sa timidité la chanta au moment où la princesse passoit. Madame Elisabeth s'arrêta pour l'entendre : elle demanda à Marie qui lui avoit appris cette chanson ? — L'amour, répondit madame de Bombelles ; et elle raconta à son auguste maîtresse les amours de Marie. Madame Elisabeth, pour qui une occasion de faire des heureux étoit le bonheur suprême, assura Marie qu'elle s'occuperait d'elle : — Et de Jacques, dit tout bas la Valaisienne ? — Oui, répondit la princesse, et de Jacques. Madame de Bombelles fut chargée de faire

(127)

écrire au père de Marie pour lui demander son consentement, et à Jacques pour l'instruire de son bonheur. Le jeune homme vint à Montreuil, où il fut marié à l'objet de son amour. Madame Elisabeth leur fit bâtir une cabane dans son jardin, leur donna un terrain pour le cultiver ; et lorsque cette famille s'accrut, elle se félicita de voir augmenter le nombre des cœurs qui la bénissoient chaque jour.

Pauvre Jacques

Mélodie -

1789

Refrain:

*Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que tu vis loin de moi
|: Je manque de tout sur la terre. :|*

Quand tu venais partager mes travaux
Je trouvais ma tâche légère;
T'en souviens-tu? Tous les jours étaient beaux;
|: Qui me rendra ce temps prospère? :|

Refrain:

2. Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir la lumière;
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
|: J'accuse la nature entière. :|

Refrain:

La musique de cette délicate romance est de la marquise de Travanet, mais elle doit sa célébrité à l'auteur des paroles : la Reine Marie-Antoinette elle-même !

SOUVENIRS

1836

D'UN

DEMI-SIÈCLE.

VIE PUBLIQUE. — VIE INTIME. — MOUVEMENT LITTÉRAIRE. —
PORTRAITS.

1789-1836.

PUBLIÉS

PAR G. TOUCHARD-LAFOSSE,

AUTEUR DES CHRONIQUES DE L'ORIL-DE-BOEUF, DE L'HISTOIRE DE
PARIS, ETC., ETC.

I.

PARIS.

LIBRAIRIE DE DUMONT,

88, PALAIS-ROYAL, AU SALON LITTÉRAIRE

1836.

D'UN DEMI-SIÈCLE.

SOU

Pendant que la tribune retentissait de ces discussions, qui remuaient profondément les bases du trône et de l'état social, on faisait de la pastorale aux portes de Paris. Louis XVI, quelques années avant la révolution, avait donné à madame Elisabeth, sa sœur, une jolie maison de plaisance, située à Montreuil, et provenant de cette famille de Rohan, qui faisait des banqueroutes dignes d'un Louis XIV. On avait alors la manie des laiteries suisses : Marie-Antoinette s'était empressée d'en établir une au petit Trianon ; sa majesté se plaisait même à pousser l'imitation jusqu'à devenir laitière de Berne ou Vevay, dans certains caprices de toilette, parce que ses glaces lui assuraient que la jupe écourtée et le corset échancré lui allaient à ravir. Madame voulut imiter sa belle-sœur, à l'exhibition de jambe et de gorge près. Cette princesse vertueuse, belle comme une vierge de 16 ans, ignorait les

trésors de charmes qu'elle possédait..... On frémit en songeant que ce fut lorsqu'elle allait au supplice qu'un exécuter, bourreau deux fois, prodigua au regard de la multitude le sein qui n'avait jamais palpité d'amour profane.

210

SOUVENIRS

Mais si madame Elisabeth n'avait point aimé, elle concevait pourtant qu'on pût être tendre. Un jour madame Thévenet, sa dame d'atour, lui fit ce récit :

« Lorsque votre altesse royale fit venir des montagnes de la Suisse les quatre belles génisses qu'elle aime tant, on tira en même temps du Valais une jeune fille nommée Marie pour soigner ce petit troupeau. Marie est douce, bonne, attentive à ses devoirs; mais elle a de la beauté, et le pauvre Jacques l'aimait tendrement lorsqu'elle a quitté ses montagnes. Notre jolie Valaisienne ne croyait pas payer Jacques de retour quand elle s'est éloignée de son chalet; mais, depuis, ses regrets et sa mélancolie lui ont révélé son amour. Un jour que je passais près de la laiterie, continua madame Thévenet, j'entendis la bonne Marie soupirer, et ces mots se firent jour à travers ses soupirs : *Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi je n'étais pas malheureuse dans ma misère!... Aujourd'hui, il me semble que tout me manque au milieu de l'opulence...* Frappée de cette réflexion pleine de poésie, je me suis amusée à la rimer, à la mettre en

D'UN DEMI-SIÈCLE.

211

musique et j'ai appris ma romance à Marie, qui la chante mieux que ne ferait mademoiselle Renault.

« Si votre altesse, sans être vue de cette enfant, voulait l'entendre chanter, je suis sûre qu'elle y prendrait plaisir. »

La princesse consentit à écouter Marie, en se cachant dans un bouquet d'arbustes voisin de la laiterie. Elle fut non-seulement charmée, mais attendrie des accens suaves et mélancoliques de la jeune Helvétienne. On fit venir le pauvre Jacques, on le maria à son amie, et la petite laitière de Montreuil cessa de soupirer...

On a dit dans le temps que cette aventure avait fait rêver un peu la chaste princesse ; mais la dévotion reprit bientôt son ascendant et madame Élisabeth déposa le motif de sa rêverie au pied de son crucifix.

La romance du *pauvre Jacques* fut bientôt sur tous les clavecins de Paris ; puis elle alla grossir la collection des ponts-neufs ; puis, ainsi qu'il arrive toujours, on composa des pastiches de cette chanson : en voici un qui courut beaucoup.

212

SOUVENIRS

Pauvre peuple, quand tu n'avais qu'un roi
Tu ne sentais pas ta misère ;
Mais à présent, avec douze cents rois
Tu manques de tout sur la terre.

Ceci revient à ce que je disais au début de ce volume : il ne faut absolument qu'un roi (en théorie monarchique) pour combler une nation de prospérités.

MÉMOIRES DE WEBER,

FRÈRE DE LAIT DE
MARIE-ANTOINETTE,
REINE DE FRANCE,

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES,
PAR M. F^s. BARRIÈRE.

— 1847 —

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1847.

licieuse qui rappelait un trait char-
mant de madame Élisabeth *. Tout le
monde la chanta sur l'air du pauvre
Jacques :

Pauvre peuple, quand tu n'avais qu'un roi,
Tu ne sentais pas la misère ;
Mais à présent, avec douze cents rois,
Tu manques de tout sur la terre, etc.

* Voici l'anecdote qui donna lieu à cette
romance.

Tous les membres de la famille royale
avaient des maisons de campagne particu-
lières, pour s'y délasser des fatigues de la re-
présentation. *Saint-Cloud* était à la reine,
Brunoy à Monsieur, *Bagatelle* à M. le comte
d'Artois, *Bellevue* aux tantes du roi. Madame
Élisabeth n'en demandait pas ; mais, étant
venue à Montreuil par hasard, dans une mai-
son charmante appartenant à madame de
Guéménée, le roi lui dit : *Vous êtes chez vous*.
En effet, il venait secrètement de l'acquies-
cer pour la lui donner. C'est là que madame
Élisabeth passa les plus doux moments de sa
vie, dans les soins champêtres, la bienfaisance,
et les sentiments doux qu'inspire le spectacle
de la nature. Pour former une laiterie, elle
fit venir de Suisse quatre génisses superbes,
et une jeune fille du Valais pour en prendre
soin. Cette dernière s'appelait *Marie*. Belle,
naïve, mais toujours mélancolique, sa nou-
velle place ne pouvait lui faire oublier ses
montagnes, et surtout *Jacques*, à qui elle avait
été promise. Elle confia sa peine à madame
de Thevenot, qui composa aussitôt les paroles
et l'air de la jolie romance : *Pauvre Jacques*,
quand j'étais près de toi, etc. Marie l'apprit,
et la chanta au moment où madame Éli-
sabeth passait. Touchée de la flexibilité de la
voix de la jeune fille, la princesse s'intéressa
à son sort, et, apprenant que la romance de-
peignait sa véritable situation, elle fit venir
Jacques de Suisse à Montreuil, et l'unit pour
toujours à *Marie*. W.

On parodia de même une romance de-

VIE
DE
MARIE-THÉRÈSE
DE FRANCE
FILLE DE LOUIS XVI

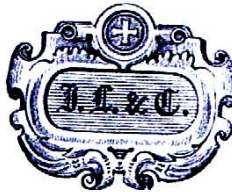
1859

PAR

M. ALFRED NETTEMENT

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE



PARIS

JACQUES LECOIVRE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

1859

p.14 Une touchante et poétique histoire se rattachait à cette maison de Montreuil, si chère à la sœur de Louis XVI qu'elle en parlait souvent dans ses lettres, lorsque les événements ne lui permirent plus d'y aller. Elle avait fait venir de la Suisse plusieurs vaches, et, désirant avoir pour les soigner un jeune pâtre de Fribourg, « elle avait « chargé madame de Raigecour (raconte madame de « Bombelles) de prier madame Diesbach de lui procurer « un bon sujet, dont la fidélité surtout fût à toute « épreuve, car elle était avare de son lait, parce que le « premier emploi qu'elle en faisait était de le distribuer « aux pauvres enfants; et l'idée que ces infortunés ne « manqueraient pas de la nourriture qui leur était « propre, lui faisait trouver délicieux le superflu qui « restait. Le bon Jacques (c'était le nom du vacher « suisse), fidèle observateur des intentions de sa mai- « tresse, et touché de sa bienfaisance, mettait le plus

« grand zèle à suivre ses ordres et me disait souvent :
 « Ah ! Madame , quelle bonne princesse ! Non , la Suisse
 « entière ne contient rien d'aussi parfait. La fidélité et la
 « franchise de ce jeune homme avaient si fort intéressé
 « madame Élisabeth, qu'elle désira savoir par madame
 « Diesbach si le bon Suisse était content près d'elle et
 « s'il ne regrettait pas sa patrie. »

Jacques , au milieu de sa nouvelle fortune, nourrissait un regret au fond de son cœur ; ce n'était pas le mal du pays, c'était un sentiment plus tendre encore. Il aimait une jeune fille nommée Marie, et le jour des fiançailles était déjà marqué, quand il fut obligé de quitter la Suisse, pour venir prendre possession de ses nouvelles grandeurs dans l'étable de Montreuil. Or, Jacques regrettait Marie, et Marie regrettait Jacques ; elle craignait même que l'absence n'effaçât de son cœur le souvenir de sa promesse. Madame Élisabeth, au lieu d'un heureux qu'elle croyait avoir fait, avait fait deux malheureux. Une fois que la princesse eut appris ces détails par madame Diesbach, femme d'un officier suisse, chargée par elle d'interroger le mélancolique héros de cette gentille églogue, le mal fut bientôt réparé. On écrivit à Marie de venir épouser Jacques, avec promesse de la nommer laitière de Montreuil. Madame Élisabeth leur fit bâtir une cabane dans son jardin, monta leur petit ménage et les attacha tous deux à son service. Alors Jacques ne soupira plus et trouva que Marie avait apporté avec elle la Suisse tout entière à Montreuil. Madame de Travaret composa, à cette occasion, les paroles et la musique de la romance intitulée *Pauvre Jacques* ; l'air, les paroles et l'anecdote coururent la ville, et on s'attendris-

sait au récit de cette idylle transplantée des montagnes de la Suisse dans les jardins de Montreuil. La louange publique n'oublia pas la princesse qui avait fait ces loisirs aux deux simples enfants de la belle Helvétie¹.

¹ Jacques et sa femme conservèrent à madame Élisabeth, jusqu'à ses derniers moments, l'attachement le plus touchant, dit madame de Bombelles : « la femme fut en conséquence mise en prison. Jacques, qui avait trouvé le moyen de fuir, retourna en France pour tâcher d'arracher sa femme à la mort. Son courage fut couronné de succès ; il obtint son élargissement et la ramena avec lui à Fribourg, où l'un et l'autre pleurent journellement leur protection. » (Écrit en 1798.)

1861

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

LES
CHANSONS
D'AUTREFOIS

VIEUX CHANTS POPULAIRES DE NOS PÈRES

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

PAR CHARLES MALO

ILLUSTRATIONS

PAR GUSTAVE DORÉ

Chançons à boire
Rondes populaires. — Chançons
Chants guerriers. — Chançons à rire
Vieilles Chançons populaires. — Romances
Chançons badines. — Chançonnettes
Cantiques & Complaintes
Ariettes

PARIS
JULES LAISNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PASSAGE VÉRO-DODAT

1861



ROMANCES



PAUVRE JACQUES !

CLEF DU CAVEAU : 126.

— 1776 —

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère.
T'en souvient-il? tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère?

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

LA MARQUISE DE TRAVANET.

Ce pauvre Jacques était l'amant regretté d'une Suissesse attachée au jardin de Trianon. Marie Antoinette, touchée de la douleur de cette jeune fille, fit venir Jacques de Suisse et maria les deux amants. Cette petite romance acquit, seize ans plus tard, une immense célébrité, grâce à de tristes allusions à de hautes infortunes. L'pauvre Jacques alors était Louis XVI.

LA ROMANCE DU PAUVRE JACQUES

A maintes reprises, assure-t-on, la pauvre reine Marie-Antoinette dut certainement entendre depuis la prison du Temple, l'air de la romance du *Pauvre Jacques*, qui lui était connu et devait lui rappeler le souvenir des jours heureux. Cet air devint, dans les mauvais jours, comme un ralliement pour les royalistes. Il avait été pendant longtemps en vogue à Paris; tout le monde l'avait chanté !

Or, cette romance est née par un hasard, qui est un bon petit dieu, dit-on, et l'héroïne pour nous exprimer ainsi, est une jeune Fribourgeoise installée comme laitière à la ferme de Montreuil, à Versailles. L'histoire en est bien simple : c'est une petite idylle rustique, comme Salomon Gesner aimait à les écrire, laquelle se déroulait dans un décor près du parc de Versailles.

Lorsqu'en 1776, on replanta les jardins du parc du Petit Trianon, on construisit tout près un hameau qui fut appelé la petite Suisse. On y mit un chalet, une laiterie, et pour animer le paysage, on fit venir de Suisse des vaches et une jolie laitière. Mais bientôt la jeune Suissesse fut atteinte d'une mélancolie, d'une nostalgie telle que sa santé s'altéra et que l'on craignit pour sa vie.

Bientôt on sut, qu'en outre de son pays, elle regrettait son fiancé, dont le nom à chaque instant s'échappait de ses lèvres. « Pauvre Jacques » disait-elle sans cesse.

La reine, qui était bonne et compatissante, fit venir Jacques, on maria les amoureux et la jeune femme revint à la santé.

Mais l'histoire était touchante dans sa naïveté toute champêtre et la marquise de Travenet, une des suivantes de la pauvre Marie-Antoinette, composa une romance, d'une poésie bien simple, pour laquelle elle improvisa un air délicieux, digne de Grétry.

Paroles et musique eurent un succès énorme, et à Versailles aussi bien qu'à Paris, tout le monde les chanta.

Voilà, en quelques mots, l'histoire de notre romance dont les paroles sont demeurées plus ou moins oubliées aujourd'hui, mais dont l'air est toujours resté populaire. Voici le texte conforme :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère ;
T'en souvient-il ? Tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère ?

Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière,
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.

Voilà la version la plus courante sur la romance du Pauvre Jacques. Cependant, il en existe une autre qui change les rôles ; elle est la plus sincère ; elle est racontée par J.-A. Leroy.

« Une touchante et poétique histoire, écrit-il, se rattache à la maison de Montreuil, à Versailles, donnée par Louis XVI à sa sœur, Madame Elisabeth. Elle en parlait souvent dans ses lettres, lorsque les événements ne lui permirent plus d'y aller. « Elle avait fait venir de la Suisse plusieurs vaches,

écrit Madame de Bombelles, et désirant avoir un jeune pâtre de Fribourg, elle avait chargé Madame de Raigecourt de prier Madame de Diesbach de lui procurer un bon sujet, dont la fidélité surtout fût à toute épreuve, car elle était avare de son lait, parce que le premier emploi qu'elle en faisait était de le distribuer aux pauvres enfants, et l'idée que ces infortunés ne manqueraient pas de la nourriture qui leur était propre, lui faisait trouver délicieux le superflu qui restait. »

Le bon Jacques, c'était le nom du vacher suisse, fidèle observateur des intentions de sa maîtresse et touché de sa bienfaisance, mettait le plus grand zèle à suivre ses ordres et me disait souvent : « Ah ! Madame, quelle bonne princesse ! Non, la Suisse entière ne contient rien d'aussi parfait. »

La fidélité et la franchise de ce jeune homme avaient si fort intéressé Madame Elisabeth, qu'elle désira savoir par Madame de Diesbach si le bon Suisse était content près d'elle, s'il ne regrettait pas sa patrie. « Tâchez de savoir ce qu'il regrette ; pourvu que ce ne soit, pas ses montagnes ; nous ne pourrions les lui donner. »

Or, Jacques, au milieu de sa nouvelle fortune, nourrissait un regret au fond de son cœur ; ce n'était pas précisément le mal du pays ; c'était un amour plus tendre. Il aimait une jeune fille nommée Marie, et le jour de ses fiançailles était déjà fixé quand il quitta la Suisse pour se rendre dans la ferme de Montreuil. Jacques regrettait Marie, et Marie regrettait Jacques ; c'était une tendresse réciproque. Mais Marie craignait surtout que l'absence n'effaçât son souvenir. Madame Elisabeth, une fois qu'elle eût appris ces détails de Madame de Diesbach, femme d'un officier suisse, qu'elle avait chargée d'interroger, le mal fut vite réparé. On écrivit à Marie de venir épouser Jacques, avec promesse de la nommer du titre de laitière de Montreuil, à Versailles.

Madame Elisabeth, au lieu d'un heureux en fit deux, car Marie ne tarda pas à arriver.

C'est le 26 mai 1789 qu'eut lieu le mariage de Jacques et de Marie. On lit dans le registre de la paroisse de St-Symphorien, où ils reçurent la bénédiction nuptiale, que l'époux se nommait Jacques Bosson et l'épouse Marie-Françoise Magnin, tous deux natifs de Bulle, canton de Fribourg, en Suisse.

Madame de Travanet composa, à cette occasion, les paroles et la musique de la romance intitulée : *Pauvre Jacques*. L'air, les paroles et l'anecdote coururent bientôt la ville, on s'attendrissait au récit de cette églogue, transportée des montagnes de la Suisse dans le parc de Montreuil.

Les heureux époux conservèrent à Madame Elisabeth un attachement touchant, surtout lorsque les mauvais jours arrivèrent, ajoute Madame de Bombelles, dans une de ses notes de 1795. La femme fut même incarcérée, Jacques trouva moyen de fuir et de revenir en France pour sauver sa femme, peut-être de la mort. Son courage fut couronné de succès ; il obtint son élargissement et la ramena au pays, où les époux Bosson ne cessèrent de pleurer leur protectrice.

A leur retour de Versailles, ils vinrent s'établir à La Léchère, ferme située à quelques minutes de Bulle. Ils eurent une fille unique devenue la mère du poète Nicolas Glasson, d'Eugène Glasson, ancien syndic et de Mlle Félicie Glasson.

Les époux Bosson vécurent de longues et heureuses années dans la paisible campagne de La Léchère. Mais vint le moment de la séparation : Marie mourut la première, le 5 janvier 1835, et Jacques alla bientôt la rejoindre dans un monde meilleur, le 2 septembre 1836.

Sur la tombe, ornée d'une plaque de marbre, la famille Glasson fit graver l'inscription suivante :



ICI REPOSENT
LE PAUVRE JACQUES
DE MADAME ELISABETH DE FRANCE
DÉCÉDÉ EN 1836
ET
MARIE-FRANÇOISE BOSSON NÉE MAGNIN
SON ÉPOUSE
DÉCÉDÉE EN 1835.

Pie Jesu Domine, dona eis requiem.

Le pauvre Jacques et son épouse reposaient de leur dernier sommeil dans le cimetière de Bulle lorsque la revue *La Lecture pour tous*, de l'année 1843, inventa une troisième version en transformant les époux Bosson, Fribourgeois, en Valaisans, du village d'Albinen. Si nous en parlons, c'est à titre de curiosité.

Dans un cercle de baigneurs de Louèche, une dame chanta d'une voix fort agréable la romance du *Pauvre Jacques*, qui fit impression. La romance terminée, un officier du régiment de Courten s'empressa de déclarer qu'il avait été chargé précisément de procurer le petit troupeau de vaches, six en tout, et la jeune laitière désirées par Madame Elisabeth et qu'il trouva bientôt le tout à Sierre. Une dame de la suite de la princesse, Madame T., vint un jour se promener et rêver sous les saules de la grande pièce d'eau de Montreuil. Elle fut surprise de rencontrer une petite bergère attristée, dont les yeux mouillés par les larmes indiquaient un profond chagrin. Madame T. connut bientôt la cause de cette expansion de larmes de la bergère : elle était

éloignée de son prétendant, dont les parents sont en dispute au sujet d'une limite de terrain. Du colloque, Madame de T. ne perdit pas un mot et bientôt la romance du pauvre Jacques était composée et puis chantée par notre Valaisanne de sa voix la plus tendre, cela va sans dire. Un jour, Madame Elisabeth la surprit chantant la romance. Elle fut bientôt au courant de ce qu'elle signifiait.

Comme elle avait besoin d'un directeur pour un haras établi à Montreuil, on le trouva aussitôt dans la personne du prétendant Jacques. Et bientôt un mariage réunissait dans un éternel lien les deux ressortissants d'Albinen.

Malgré leur brillante situation, le lien natal, les horizons des glaciers, le décès des parents qui laissaient quelque héritage déterminèrent nos jeunes époux à retourner au pays.

Et l'officier du régiment de Courten déclara qu'il devait précisément leur rendre une visite sans retard et que la respectable compagnie était invitée à l'accompagner. Ce qu'elle fit un dimanche, où elle reçut une bonne et franche hospitalité dans la maison de Jacques.

Et la revue *La Lecture pour tous* termine en ajoutant que l'officier n'avait mis aucune exagération dans le portrait qu'il avait fait des époux, lesquels conservaient encore toute une provision de fraîcheur et même de tendresse.

Au dessert, l'ex-petite laitière de Madame Elisabeth chanta sa romance à ravir ; elle ne l'avait pas oubliée.

Il est vrai que la revue en question n'eut pas une existence bien longue.

Fribourg, novembre 1905.

Fr. REICHLEN.



LA SUISSE DES DILIGENCES

Un auteur qui signe, du pseudonyme de *L'Hermite*, des observations sur des mœurs suisses, raconte une bien

77

LA SUISSE DES DILIGENCES

touchante histoire. C'est celle d'un voyageur, séjournant à Interlaken, qui s'égare un soir dans la campagne. Il frappe à la porte d'une habitation éloignée de la route où il est reçu par une bonne vieille qui se met à pleurer d'émotion en l'entendant parler français. Au temps de sa jeunesse, M. le bailli de Thounel l'avait envoyée chez Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, soigner les vaches oberlandaises qu'on élevait dans le parc de Meudon. Cette bonne princesse venait souvent à la laiterie, la regardant faire ses fromages, lui faisant répéter les chansons des Alpes.

Quelquefois, elle amenait avec elle la reine, ses enfants ; « j'ai vu jusqu'à Louis XVI, raconta la narratrice, et je n'oublierai jamais qu'il m'a dit qu'on devait être bien heureux dans nos montagnes. Le brave homme ! » Cependant, la jeune laitière de Meudon, qui avait laissé son amoureux dans son village, fut prise du mal du pays. La princesse la surprit à pleurer et la confessa. Quelque temps se passa.

Un jour, on vint me prendre à ma vacherie ; on m'habilla tout de blanc à la mode de France, on me mit une couronne sur la tête, on me donna un bouquet... le voilà... et la bonne vieille le montra, conservé dans un cadre au-dessus d'une commode de noyer.

Madame Elisabeth la prit par la main et la conduisit à la chapelle du château. « Jacques y arrivait en même temps avec un des frères du roi et on nous maria avant même que nous eussions pu nous embrasser. On dîna, on soupa, on dansa dans le parc et tout le monde riait et dansait avec nous. » Sur la fin, Madame Elisabeth fit venir les deux mariés et leur tint ce langage :

Mes enfants, j'ai voulu vous unir parce que je suis persuadée que vous vous aimerez toujours et que vous serez honnêtes gens ; mais je sais que ce n'est pas assez pour votre bonheur. Rien ici pour vous ne peut remplacer le souvenir de votre pays. Lisbeth a bien assez souffert pour moi, je ne veux pas qu'elle ait à me reprocher les regrets de son époux. Oui, ma bonne Lisbeth, vous partirez tous deux demain. J'ai fait acheter aux environs d'Interlaken un pâturage, on y a bâti un chalet, vous y possédez déjà un troupeau. Retournez-y, mes amis, et tâchez d'être toujours heureux.

78

Il est possible que l'Hermite ait cueilli cette bergerade sans quitter son ermitage. En tous cas, il en déplace la scène et en renverse les rôles. La bonne vieille qui se souvient du temps qu'elle était belle n'habitait point les environs d'Interlaken, mais la verte Gruyère et c'est sur une pierre tombale appuyée à la façade de l'église paroissiale de Bulle qu'il faut lire son authentique histoire. L'inscription indique qu'

*Ici reposent
Le pauvre Jacques
de Madame Elisabeth de France
décédé en 1836
et
Marie Françoise
Bosson, née Magnin
son épouse,
décédée en 1835.*

Jacques Boschung, né à Bellegarde, était venu comme valet de ferme dans un riche domaine des environs de Bulle, appelé la Buchille, appartenant à un patricien fribourgeois, M. Vonderweid. Un fermier du nom de Magnin, père d'une charmante fille, dirigeait cette exploitation rurale. Les jeunes gens s'aimèrent, mais les parents refusèrent de donner leur Marie-Françoise à un pauvre vacher. En ce temps, Madame Elisabeth créait une ferme suisse à Montreuil près de Versailles et faisait venir de Gruyère du bétail et des valets. Boschung, désormais appelé Bosson, partit pour la France et comme les princesses s'intéressaient alors beaucoup aux bergers, la reine et ses dames d'honneur ne tardèrent pas à remarquer la tristesse du vacher suisse. Il leur fut facile d'apprendre ses amours malheureuses.

80.

Lorsqu'un des gens de Madame Elisabeth parut à la Buchille, le père Magnin ne refusa plus la main de sa fille au protégé de la sœur du roi de France. Jacques, d'ailleurs, était devenu un parti sérieux puisqu'il possédait cent livres en deniers comptants, habits, linges et hardes. Les fiançailles mirent toute la Gruyère en rumeur. De Fribourg, Mme Vonderweid envoya à Marie-Françoise une magnifique robe de soie et de brocart et, le 26 mai 1789, le couple fut marié en grande pompe à Montreuil. C'était trois semaines après l'ouverture des Etats-Généraux.

Les premiers grondements de la Révolution n'avaient point interrompu les jeux pastoraux de Trianon. Au Hameau, on fêta le bonheur de Bosson et de sa jeune épouse. A cette occasion, une des dames d'honneur de Madame Elisabeth, la marquise de Travernet, composa la romance du *Pauvre Jacques*, dont la vogue survécut à la Révolution. Voici les paroles, aujourd'hui oubliées, de cet air populaire que nos arrière-grand-mères ont souvent fredonné au clavecin :

*Pauvre Jacques, quand j'étois près de toi
Je ne sentois pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.*

*Quand tu venois partager mes travaux,
Je trouvois ma tâche légère ;
T'en souvient-il ? Tous les jours étoient beaux :
Qui me rendra ce temps prospère ?*

*Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière :
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.*

Lorsque les jours sombres arrivèrent, que Marie-Antoinette passa du Temple à la Conciergerie, Jacques et sa femme, fuyant Versailles dévasté, vinrent s'établir à la *Léchère*, ferme située à quelques minutes de Bulle. Ils eurent une fille unique devenue la mère du poète Nicolas Glasson¹.

¹ N. VALENTIN : *Im grünen Greizerland*. Bund du 24 août 1913. — A. DE BEAUCHESNE : *La vie de Madame Elisabeth*. 1870. — *Revue historique vaudoise*, 1905.

La Suisse aux couleurs d'autrefois, 1750-1850

24 Heures 1983

p.63

En 1766, Etienne François de Choiseul (1719-1785), ministre de Louis XV, favori de la Pompadour et ami de Voltaire, avait fait acheter un troupeau de vaches de la Gruyère; couronnées de fleurs, ornées de larges bandes de cuir rouge découpé auxquelles étaient fixées les sonnaillles confectionnées à Berne pour l'occasion, elles traversèrent la France jusqu'à Paris sous la conduite de bouviers en costume!

On n'en resta pas à cet événement: en 1784, Louis XVI fit don à sa sœur, Madame Elisabeth (1764-1794), d'un domaine sis à Montreuil près de Versailles. Sensible aux questions sociales, la jeune princesse était très préoccupée par le sort des pauvres et des malades, au point de faire vendre aux enchères ses bijoux et les chevaux de son écurie afin de venir en aide aux nécessiteux. Les enfants manquant de bon lait, on décida de faire venir des vaches suisses et un authentique vacher qui en prendrait soin. Celui-ci, Jakob Boschung (1757-1836), surnommé Pauvre Jacques, était originaire de Jaun, seul village germanophone de la Gruyère, mais parlait également le français car en 1786 il avait pris du service au domaine de Bon-Buchille, près de Bulle, propriété affermée d'un noble fribourgeois. Là, Boschung s'éprit de Marie-Françoise Magnin, fille du fermier, qui ne voulait pas d'un gendre impécunieux. Sur ces entrefaites arriva l'offre faite au vacher de se rendre à Montreuil. Pauvre Jacques gagna peu à peu la confiance de la princesse, qui attendait toujours que les enfants pauvres eussent fini de boire leur lait avant d'y goûter elle-même. Il fut nommé régisseur du domaine. Le voyant souvent triste, Madame Elisabeth se livra à une enquête discrète et apprit alors ses amours contrariées: «Ainsi, déclara-t-elle, j'ai fait deux malheureux sans même le savoir», et elle fit chercher la jeune fille. Marie-Françoise Magnin arriva à Montreuil vêtue d'un magnifique costume de soie fribourgeois. Le gouvernement cantonal lui avait remis un laissez-passer certifiant que Fribourg et ses environs étaient exempts de miasmes infectieux et que l'air y était parfaitement sain et tonique. Le 10 mai 1789, richement dotés, les fiancés purent enfin célébrer leurs noces; à cette occasion, la marquise de Travenet, dame d'atour de

p.64

Madame Elisabeth, composa la *Romance du Pauvre Jacques*, qui fut bientôt dans toutes les bouches. Il est vrai que le bonheur fut de courte durée: Madame Elisabeth monta sur l'échafaud pendant la Révolution, et le jeune couple dut regagner la Suisse.

Élisabeth de France (1764-1794)

Élisabeth Philippine Marie Hélène de France, dite **Madame Élisabeth**, née à Versailles, le 3 mai 1764 et guillotinée à Paris le 10 mai 1794, était la sœur du roi Louis XVI de France. Sous la Terreur, elle dut comparaître devant le Tribunal révolutionnaire et fut condamnée à mort.

Sommaire

- 1 Enfance
- 2 La Révolution
- 3 Iconographie
- 4 Notes et références
- 5 Sources
- 6 Articles connexes

Enfance

Cette princesse du sang naquit le 3 mai 1764 au Château de Versailles, dernière fille du dauphin Louis-Ferdinand et son épouse, Marie-Josèphe de Saxe. Orpheline à trois ans, elle reçut une excellente éducation, plus solide que celle de sa future belle-sœur Marie-Antoinette. Elle se passionnait pour l'art, en particulier le dessin et alors qu'elle était encore enfant, sa gouvernante, la comtesse de Marsan, l'emmenait avec Clothilde, sa sœur, aux salons de peinture officiels. Par la suite, Élisabeth montra de réelles dispositions pour le dessin et le musée de Versailles conserve quelques unes de ses œuvres. Espiègle, volontariste, sportive – elle était une excellente écuyère ; elle s'assagit en grandissant et sa charité active lui attira beaucoup de sympathies. Connue pour sa grande piété, Madame Élisabeth avait subi l'influence de ses tantes, filles de Louis XV, qui l'avaient incliné à la bigoterie. Bien que pressentie pour épouser le frère de Marie-Antoinette, l'empereur Joseph II, elle obtint de Louis XVI de pouvoir rester à Versailles. Le roi, qui l'aimait tendrement, fit monter somptueusement sa maison et lui fit cadeau du domaine de Montreuil, où elle ne séjourna jamais beaucoup.

La Révolution

Alors qu'elle aurait pu se retirer et émigrer avec ses tantes, elle choisit pourtant de partager la captivité du monarque après le 6 octobre 1789. Elle disposa désormais d'un appartement aux Tuileries. Malgré les

Élisabeth de France



Portrait par Élisabeth Vigée-Lebrun.

Nom de naissance	Élisabeth Philippine Marie Hélène de France
Surnom(s)	Madame Élisabeth
Naissance	3 mai 1764 Versailles
Décès	10 mai 1794 (à 30 ans) Paris
Nationalité	 France

apparences, c'était une femme de caractère, mature et réfléchie, qui tenait parfois tête à son frère ou à sa belle-sœur Marie-Antoinette. Leurs affrontements portaient sur des choix de stratégie politique, la princesse adoptant une position ultra, sans la moindre concession aux partisans d'une monarchie constitutionnelle. Par l'intermédiaire du comte de Virieu, entre autres personnes, elle correspondait régulièrement avec le comte d'Artois, son frère, dont elle partageait les idées. Elle s'opposa farouchement à la constitution civile du clergé et à toute mesure qui diminuait les prérogatives royales. Dès 1790, elle soutenait le principe d'une alliance des émigrés avec les puissances étrangères dont elle attendait le salut. Une de ses lettres au comte d'Artois fut découverte un jour sur un officier qui la transportait, et la missive fut remise pour examen à l'Assemblée nationale. La princesse Élisabeth disait du roi qu'il se laissait conduire par ses ministres vendus à l'assemblée, et qu'il n'y avait rien à espérer sans aide extérieure. Elle recommandait au comte d'Artois d'agir par lui-même, l'engageant à mettre les autres souverains d'Europe dans leurs intérêts. Car, disait-elle, Louis XVI est si faible qu'il signerait sa propre condamnation si on l'exigeait de lui.

Elle accompagna la famille royale lors de la fuite déjouée vers Montmédy, le 20 juin 1791. Un an plus tard exactement, le peuple de Paris forçait les portes du palais des Tuileries pour intimider Louis XVI et l'inciter à suspendre son veto maintenu sur diverses mesures préconisées par l'assemblée. Confondue avec la reine, Élisabeth fit face aux émeutiers sans les détromper sur son identité.

Quand le roi fut suspendu par l'Assemblée législative le 10 août 1792 et détrôné un mois après, l'Assemblée décréta que Louis Capet, son épouse et leurs enfants (Louis Charles et Marie Thérèse), ainsi qu'Élisabeth, seraient détenus jusqu'à nouvel ordre à la Prison du Temple.



Madame Élisabeth au Temple, huile sur panneau parqueté, par Alexandre Kucharski, 1792 ; coll. particulière.

Minée par les nuits sans sommeil depuis les événements d'août et septembre 1792, elle se métamorphosa physiquement. Un chirurgien du comte d'Artois qui la visita à l'époque du procès de Louis XVI dit qu'elle était devenue « méconnaissable ». Une lettre de la marquise de Bombelles – informée par sa fille Mme Alissan de Chazet qui communiquait en secret avec les prisonniers – donnait ces nouvelles au marquis de Raigecourt : « J'ai eu comme vous les mêmes informations sur notre malheureuse princesse, sa maigreur est, dit-on, effrayante, mais la religion la soutient, et elle est l'ange consolateur de la reine, de ses enfants ; espérons qu'elle ni les siens ne succomberont à tant de maux. Comment pourrait-on se plaindre en ayant l'imagination remplie du douloureux tableau des habitants du Temple ? » À la Prison du Temple, Élisabeth continua à communiquer avec l'extérieur, par l'intermédiaire de Mmes Thibault, Saint-Brice et de Jarjays. Le peintre Alexandre Kucharski, de l'aveu de Marie-Antoinette à son procès, parvint lui aussi jusqu'aux prisonnières dont il a laissé des effigies. Début juillet, pour parer à toute tentative d'évasion, le jeune Louis-Charles fut séparé de sa mère et de sa tante, puis Marie-Antoinette, sur

décret de Barère, rapporteur du Comité de salut public, fut renvoyée au Tribunal révolutionnaire et envoyée le 1er août à la Conciergerie.

La Convention avait d'abord prévu qu'Élisabeth Capet serait expulsée de France. Mais des documents cités en octobre 1793 lors de l'instruction du procès de Marie-Antoinette, devaient entraîner un décret de renvoi de la prisonnière devant le Tribunal révolutionnaire¹.

Vers la fin de l'année 1793, Élisabeth partageait sa cellule avec sa nièce sur laquelle elle veilla après l'exécution de ses parents, lui inculquant les valeurs chrétiennes auxquelles elle était très attachée. On

semblait l'avoir oubliée.

Pour un certain nombre de députés dont Robespierre, Madame Élisabeth ne présentait pas un grand risque pour l'avenir de la République. Mais avec la guerre souterraine que se livraient les membres des comités, la répression se montrait de moins en moins sélective dans le choix de ses victimes. La « sœur du tyran » donna l'occasion à la police politique de concocter un procès démagogique, nullement équitable, au terme duquel Élisabeth Capet fut condamnée à la peine de mort.

À l'accusateur public qui la traitait de « sœur d'un tyran », elle aurait répliqué : « Si mon frère eût été ce que vous dites, vous ne seriez pas là où vous êtes, ni moi, là où je suis ! »...

Le 10 mai 1794, elle fut conduite en charrette à la place de la Révolution, la dernière d'une « fournée » de 2N personnes. Montée la dernière sur l'échafaud, son fichu ayant glissé des ses épaules, elle se serait ainsi adressée au bourreau : « Au nom de la pudeur, couvrez-moi monsieur ! ». Son corps tronqué fut inhumée dans la fosse commune du cimetière des Errancis. Après la Révolution, la dépouille fut placée aux catacombes de Paris avec les autres suppliciés ; un médaillon la représente à Saint-Denis.

MADAME ELISABETH, SOEUR DES DERNIERS ROIS DE FRANCE

Le 3 mai 1764, la dauphine Marie-Josèphe de Saxe met au monde son neuvième enfant : une petite fille. On baptise la nouvelle princesse Elisabeth-Philippine-Marie-Hélène. Couramment, elle se nommera Elisabeth. Alors qu'elle est encore un bébé, son père le dauphin Louis-Ferdinand, meurt le 20 décembre 1765. Elle ne connaîtra pas davantage sa mère qui décède le 13 mars 1767. Elisabeth sera toujours très proche de sa sœur Marie-Clotilde et de son frère aîné le duc de Berry (futur Louis XVI). Elisabeth demeurera la seule personne qui aimera vraiment Louis-Auguste pour ce qui était. Durant sa petite enfance, la princesse aimera passer beaucoup de temps avec sa tante Madame Louise qui quittera la cour en 1771 pour devenir religieuse. Mmes de Guéméné et de Marsan sont chargées de s'occuper de l'enfant et de son éducation. Autant sa sœur Marie-Clotilde est appliquée, sage et disciplinée, autant Elisabeth est têtue et distraite. Les deux princesses sortent parfois rendre visite aux pensionnaires de Saint-Cyr. Bientôt, Elisabeth s'y trouve une amie en la personne d'Angélique de Marckau, future marquise de Bombelles (dont le fils deviendra l'époux de l'Impératrice Marie-Louise). Sur la demande de Mme de Marsan, Mme de Marckau, mère d'Angélique, accepte de la seconder dans l'éducation d'Elisabeth. La petite princesse trouvera en elle l'esprit maternelle que Mme de Marsan n'a pas. On remarque très vite dans les études d'Elisabeth qu'elle est passionnée par les mathématiques comme son frère Louis-Auguste qui joue toujours le grand frère protecteur. La princesse possède une bibliothèque très fournie de 2075 volumes sur l'histoire antique, la politique... elle partage le goût de Louis XVI pour la lecture. Elle est devenue une élève docile et attentive autant que brillante. Madame Elisabeth se trouve également être une excellente cavalière et adore suivre ses frères à la chasse. Elisabeth se montrera fort attristée par le départ de sa sœur Marie-Clotilde en 1775 qui part épouser Charles-Emmanuel de Savoie, futur roi de Sardaigne. La petite princesse se rapproche de Marie-Antoinette avec qui elle monte quelques pièces de théâtre. Elisabeth se rapproche



également de sa cousine Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé. En grandissant, Madame Elisabeth est devenue une superbe jeune femme et on penserait bien à la marier. On envisage un moment l'Infant du Portugal, Charles-Philippe de Savoie et même l'empereur Joseph II. Mais aucunes négociations n'aboutie. Certains sont d'ailleurs persuadé qu'Elisabeth entrera en religion comme sa tante Madame Louise. Mais bien que très croyante, la sœur de Louis XVI n'a pas de vocation religieuse. Un jour, la princesse déclarera « Je ne puis épouser que le fils d'un roi, et le fils d'un roi doit régner sur les Etats de son père. Je ne serais plus française, et je ne veux pas cesser de l'être. Mieux vaut rester ici, au pied du trône de mon frère, que de monter sur un autre ». En 1782, Louis XVI fait don à sa sœur d'une grande demeure à Montreuil où Madame Elisabeth régnera comme la reine tient sa cour à Trianon. Elisabeth y reçoit ses amies, plus particulièrement sa chère Angélique de Bombelles qu'elle surnomme « Bombe ». La princesse est aussi la bienfaitrice des habitants de Montreuil : elle distribue le lait, les œufs et les légumes de sa maison aux enfants et aux personnes dans le besoin, rend visite aux personnes malades accompagnée d'un médecin. Bien qu'intelligente, Madame Elisabeth ne s'engage pas trop en politique et évoque à peine dans sa correspondance l'affaire du collier qui éclabousse la reine. Le 9 juillet 1786, Marie-Antoinette met au monde une petite fille prénommée Sophie-Béatrice dont Elisabeth sera la marraine. Hélas, la petite Sophie meurt le 19 juin 1787, victime de convulsions. Bien qu'elle ne prenne pas part aux débats politiques, Madame Elisabeth comprend bien que son monde est en train de s'effondrer. Elle s'est fait parvenir des journaux et des libelles qui en disent long sur la fin de la monarchie. Après la chute de la Bastille, Elisabeth hâte le départ de sa chère Angélique de Bombelles le 1er août. Les deux amies sont néanmoins bien loin de se douter que c'est la dernière fois qu'elles se voient. Elles échangeront encore les lettres espérant toujours pouvoir se retrouver. Louis XVI envoie quant à lui ses frères en exil étant sûr qu'il ne s'agit que « d'une affaire de trois mois ». Le comte d'Artois encourage Elisabeth à partir avec lui mais la princesse refuse, préférant rester auprès de son « auguste frère » Louis XVI. Quelques jours plus tard, la princesse suit la famille royale aux Tuileries. Là bas, elle va s'ennuyer à mourir, regrettant ses longues promenades à pieds et Montreuil. Parfois, Elisabeth aimerait aller quelques jours à Fontainebleau ou à Saint-Cloud.

